

Lacan Quotidien



N° 920 – Samedi 13 mars 2021 – 06 h 13 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Oser savoir

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Réflexion sur « des discours idéologiques » par Laurent Dupont

Au nom du sujet, forclore sa parole par Fabian Fajnwaks

DOCUMENTS

“You can’t have an institution which is premised on the superiority of bloodline and have it not be racist”

par Ash Sarkar pour *Democracy now*

The unbearable victim complex of Meghan Markle

par Brendan O’Neill pour *Spiked*

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Réflexion sur « des discours idéologiques »

par Laurent Dupont

L'appel de l'observatoire *des discours idéologiques* sur les enfants et les adolescents (1) m'apparaît particulièrement stimulant. Tout d'abord il offre une lecture sémiologique du documentaire *Petite fille* qui permet de poser des questions sur ce qui apparaît comme une opération de discours véhiculant une idéologie plus que comme un témoignage. De plus, cet appel propose des mesures qui ouvrent à discussion, débat sans doute, mais qui a le mérite de poser le problème.

Comme Éric Laurent le faisait remarquer, l'appel fait appel au législateur là où en Angleterre, aux États-Unis, on fait plutôt appel au juge (2). Néanmoins faisons remarquer que Joe Biden, le premier jour de son mandat, a fait voter par le législateur l'*Equality Act*, annoncé comme suit sur les réseaux sociaux : « *On my first day in office, I was proud to sign an [Executive Order on preventing and combating discrimination on the basis of gender identity or sexual orientation](#)* » (3), inscrivant dans la loi, de façon forte et répondant au souhait d'une importante partie de sa population, le mouvement LGBTQIA+ comme minorité officielle, discriminée et devant être protégée. La loi est donc un rempart souvent nécessaire.

Devant l'émergence des discours qui visent à autoriser et justifier une intervention directe sur le corps d'un enfant en vue de le transformer, un appel à la loi fixant une limite d'âge ne m'apparaît pas un scandale, d'autant plus dans ce moment où la question du consentement de l'enfant est posée avec raison.

L'article de Jean-Claude Maleval me semble aller logiquement dans ce sens, quand il cite le résultat de deux études : « 5 % de regrets chez les adultes qui sont allés au bout de leur démarche (4), tandis que 88 % d'enfants et adolescents s'avèrent avoir abandonné leur projet à l'âge adulte (5). Les chiffres varient, certes, en fonction des études, mais toutes font état d'un même écart considérable » (6). Faire une place à la parole de l'enfant ne veut pas dire obligatoirement en entendre la littéralité, mais justement lui donner un espace où elle peut se déployer et se dégager des prises du discours de l'Autre, voire de repérer les signifiants qui sont venus s'imprimer, faire trace pour l'enfant. Cela implique une clinique qui, au-delà du cas par cas, vise le plus singulier d'un sujet, soit un au-delà de son dire, ce qui dans son inconscient détermine son dire. Du point de vue de la clinique : pas d'universel, pas de morale du bien ou du mal, la rencontre avec ces sujets implique plutôt de lire au singulier ce qui se dit.

Ce qui me semble nouveau, c'est l'écho fulgurant qu'a pris ce discours dans les médias, les universités, chez les jeunes... En un peu plus d'un an, le mouvement LGBTQUIA+, pourtant ancien, a envahi l'espace public venant sans doute combler un vide. Je ferai tout de suite l'hypothèse que ce vide, c'est ce que Lacan a épinglé de son aphorisme *Il n'y a pas de rapport sexuel* : dans la nature rien n'est prévu pour la rencontre homme femme, pour dire ce qu'est un homme ou une femme. Même pas ce que Lacan épingle de la petite différence (7), dont il dit sans ambiguïté « qu'un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant » (8). L'identité sexuée n'est pas chevillée au corps par l'organe, mais par le signifiant.

Il dit également : « nous pouvons écrire au tableau *homme = porteur de spermatozoïdes* » (9), mais il ajoute : « seulement, cela n'a aucun rapport avec quoi que ce soit qui puisse s'écrire, si je puis dire, de sensé, c'est-à-dire qui ait un rapport au réel. Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus réel. C'est le fruit de la science qui s'appelle biologie » (10). Il ne croyait pas si bien dire. Laure Daussy, dans *Charlie Hebdo*, rapporte comment dans la manif à l'occasion de la journée des femmes ce 8 mars 2021, un groupe – je cite – « d'antifa, pro-prostitution, pro-voile et militant de la cause trans, s'en est pris à plusieurs féministes qui luttent notamment contre la prostitution » (11). Ce groupe a jeté des œufs sur les féministes en les insultants copieusement, les traitant notamment de « Fachos », « Islamophobe » et s'en prenant à une Femen, qui avait tenu par ailleurs des propos qui pouvaient être jugés anti-trans sur twitter, « Ne te pointe pas à la manif si tu ne veux pas recevoir du sperme de meuf trans dans la tronche » (12). Lacan avait donc raison, on peut désormais écrire aussi : *femme = porteur de spermatozoïde*.



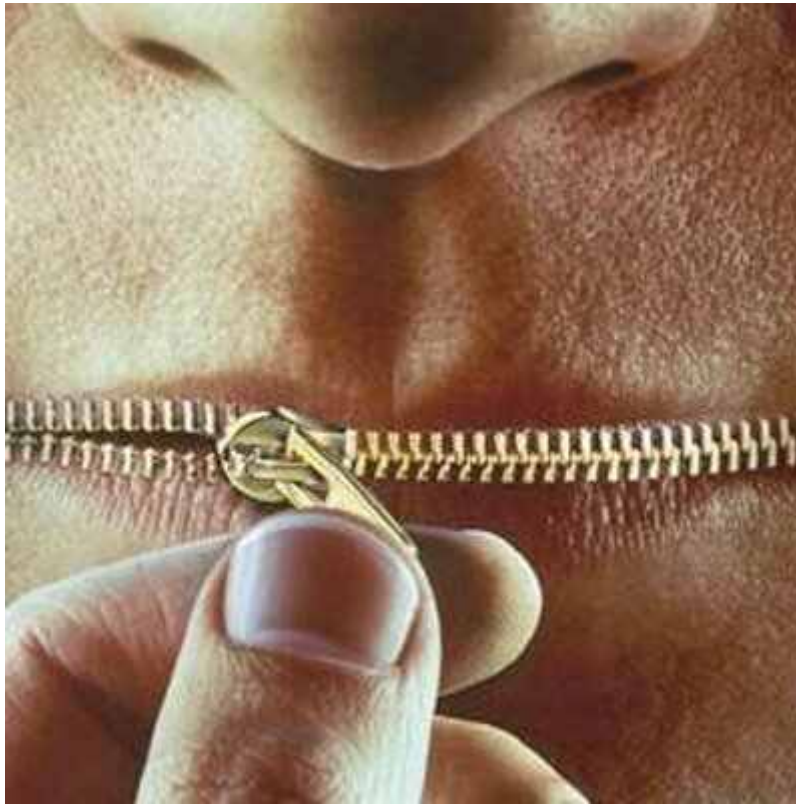
Si LGBTQUIA+, comme homme, femme, est une suite de signifiants qui permet à des sujets de venir habiller le non-rapport sexuel, force est de reconnaître que les signifiants ont tendance à s'agréger en discours idéologiques. Nous pouvons le voir avec le discours intersectionnaliste qui distribue le droit de parole, notamment par la réhabilitation d'un mot auparavant honni par la gauche : race, mais aussi par une mise en cause de la laïcité position qui est soutenue par de nombreux universitaires et intellectuels qui renversent à nouveau la table de la gauche. C'est ainsi que dans *Libération*, la chroniqueuse Sandra Laugier, professeure de philosophie à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, et Albert Ogien, directeur de recherches émérite au CNRS, ont rédigé une tribune ayant pour titre : « Loi sur le séparatisme : les forcenés de la république » (13). Il y est dénoncé : la République comme « une icône devant laquelle déposer des offrandes ». Ce qui faisait donc les valeurs de la gauche républicaine se voit taxé de racisme, d'islamophobie, de fascisme, de tenants de l'extrême droite.

Cette question du renversement des valeurs de gauche a été développée dans *Libération* également par l'ex-journaliste et directeur adjoint de la rédaction du journal (1973-2007), Patrick Sabatier, agrégé de langue et civilisation anglaise et américaine. Dans sa tribune « À gauche, la guerre des religions a bien lieu » (14), il fait valoir comment désormais un clivage s'opère, irréconciliable, entre une gauche qui s'engage dans le combat intersectionnel et une gauche plus universaliste et républicaine. L'enjeu est de taille et Jean Birnbaum en a donné une lecture historique (15) montrant que, dans les engagements et les soutiens aux causes nationalistes de libération des peuples, des alliances ont été nouées qui aujourd'hui montrent leur envers. Les positions sont crispées et la déliquescence de la gauche de gouvernement laisse une place vide. Cela a des conséquences aujourd'hui, dans le réel, dont il faut tirer les enseignements au plus vite.

Un sondage Ifop pour la Licra (16) montre que 52 % des lycéens interrogés sont pour le port de signes ostensibles religieux à l'école. Parmi les résultats de cette étude, on peut lire : « la population scolarisée dans le second cycle du second degré apparaît imprégnée d'une vision très "inclusive" de la laïcité dans laquelle celle-ci est assimilée au principe de neutralité de l'État tout en étant associée à une grande tolérance à l'égard des manifestations de religiosité dans l'espace scolaire (voile...). Ces jeunes, et tout particulièrement les lycéens musulmans et/ou scolarisés dans les zones d'éducation prioritaire (REP), se distinguent aussi par leur hostilité à toute critique susceptible de heurter la susceptibilité des minorités » (17).

Si la revendication de minorités, longtemps discriminées, à prendre la parole, à vivre librement en totale sécurité est évidemment légitime, le passage à un discours idéologique mettant en cause la laïcité, la république, imposant des conditions à la liberté d'expression et s'adressant plus particulièrement aux plus jeunes, mérite au moins que le législateur s'y intéresse.

-
1. « Appel de l'Observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent : impacts des pratiques médicales sur les enfants diagnostiqués "dysphoriques de genre" », *Lacan Quotidien*, n° 918, 4 mars 2021, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).
 2. Laurent É., « L'impossible et la politique des identités », *Lacan Quotidien*, n° 919, 8 mars 2021, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).
 3. À retrouver [ici](#).
 4. Karpel L., Gardel B., Revol M., Brémont-Weil C., Ayoubi J.-M., Cordier B., « Bien-être psychosocial postopératoire de 207 transsexuels », *Annales médico-psychologiques*, juillet 2015, vol. 173, n° 6, p. 511-519.
 5. Devita S., *A Follow-up Study of boys with Gender Identify Disorder*, University of Toronto, 2012.
 6. Maleval J.-C., « Dysphorie de genre, un fourre-tout précoce », *Lacan Quotidien*, n° 918, 8 mars 2021, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).
 7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 11 & sq.
 8. *Ibid.*, p. 17.
 9. *Ibid.*, p. 29.
 10. *Ibid.*
 11. Daussy L., « Quand des "antifas" s'en prennent, à des féministes lors d'une manifestation, *Charlie Hebdo.fr*, disponible [ici](#) .
 12. *Ibid.*
 13. Laugier S., « Loi sur le "séparatisme" : les forcenés de la République », *Libération*, 8 décembre 2020, à retrouver [ici](#).
 14. Sabatier P., « À gauche, la guerre des religions a bien lieu », à retrouver [ici](#).
 15. Birnbaum J., « La gauche et l'islamisme : retour sur un péché d'orgueil », *Le Monde*, 25 novembre 2020, disponible [ici](#).
 16. Cf. Kraus F., « Sondage exclusif. Les lycéens d'aujourd'hui sont-ils "Paty" ? », 3 mars 2021, disponible [ici](#).
 17. *Ibid.*
-



Au nom du sujet, forclure sa parole

par Fabian Fajnwaks

Le problème de la sexuation des enfants est au cœur de [l'appel de l'Observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent](#) avec l'interrogation salutaire qu'il apporte autour de la dysphorie de genre dans l'enfance et à l'adolescence et quant à sa prise en charge médicale. Le terme même de « dysphorie de genre », introduit dans le *DSM-5*, cherche à nommer le difficile arrangement qu'un sujet doit faire pour devenir un être sexué, dans les cas particuliers où le vécu du sujet ne coïncide pas avec son sexe anatomique.

Que cet appel se centre sur les cas d'enfance et d'adolescent est fondamental parce que le traitement qui est donné actuellement aux questionnements des jeunes sujets est entériné et traité en court-circuit avec tout rapport à une altérité. Sans aller jusqu'à poser la question de l'assujettissement du jeune ou de la jeune au désir de ses parents, souvent présent dans les manifestations de leur dysphorie, et son retour dans le réel comme malaise dans le vécu de leur corps, il n'existe aucune interrogation autour des déterminations qui peuvent amener un jeune *parlêtre* à ne pas se sentir en accord avec son corps. L'Appel pose même la question d'une véritable demande de la part de l'enfant, le film documentaire de *Petite fille* à l'appui, où la pédopsychiatrie et le médical traduisent souvent très rapidement les manifestations de la dysphorie en demande.

On préconise pertinemment le besoin « d'être attentif au processus développemental propre à l'enfance et à l'adolescence et de prendre le temps avant toute indication de traitement médical », certes, mais il faudrait souligner comment, dans ce « processus développemental », l'Autre occupe une place privilégiée. Ces manifestations sont reçues pour engager un protocole de transition, comme émanant d'un sujet dont le modèle serait un sujet libre, qui dispose de toutes les variables pour faire un choix éclairé.

Si Jacques Lacan affirmait que « L'être sexué ne s'autorise de lui-même, de lui-même [...] et de quelques autres » (1), c'était justement pour indiquer combien cette autorisation ne se fait jamais en autarcie absolue et combien elle est, comme tout choix du sujet, déterminé ne serait-ce que par quelques autres. Mais l'abond civilisationnel actuel prône l'existence d'un sujet entrepreneur de lui-même, entièrement responsable de soi, détaché de toute détermination ou influence Autre que sa propre volonté.

Le terme même de « dysphorie de genre » accentue d'ailleurs la dimension humorale présente dans l'ancien terme de dysphorie, pour l'inscrire dans une approche essentialiste, que le terme qui l'a précédé dans le *DSM-IV*, le trouble de l'identité sexuelle, mettait plutôt en lien avec un trouble par rapport à une normalité.

Pour contrer cette dérive normative concernant le genre, certains thérapeutes concernés proposent de parler de « *gender creative* » (2), en contradiction, en quelque sorte avec l'approche essentialiste que la *dysphorie* suppose. Création du genre, pourquoi pas, si cela suppose de considérer les arrangements avec la jouissance auxquels un être doit procéder dans le long cheminement vers sa sexualité.

1. Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

2. Ehrensaft D., *Gender born, gender made*, New York, The Experiment editors, 2011.



DOCUMENTS

“You can’t have an institution which is premised on the superiority of bloodline and have it not be racist”

par Ash Sarkar pour *Democracy now*

Vidéo publiée le 12 mars 2021 par [Democracy now](#).

I don’t think Meghan Markle is going to necessarily bring down the monarchy because it has survived some very dysfunctional and very nasty family dynamics before, going from Henry VIIIth and his many many marriages, right through to the abdication crisis of Edward VIIIth and then, of course, the divorce between Prince Charles and Princess Diana.

But the reason why I think this has really got to the heart of the clash between this feudal institution –which in many ways entrenches class inequality at the heart of the British non-constitution and also some more modern values and progressive values – is because, essentially, you can’t have an institution which is premised on the superiority of bloodline and have it not be racist, and have it not be controlling of women and indeed quite misogynistic.

One of the things that Meghan Markle said in the interview was that when she married into the family, she had to hand over her passport, her driver’s license and her keys. Now if anyone of our friends was entering in a relationship where they had to hand over their passport, we’d be saying “Get out of there babe! What are you doing?”. So I think we have to see these features as very very very well entrenched within the royal family itself.

Now, as for how firm support for the monarchy is in this country, support for the abolition of the monarchy and the establishing of an elected Head of State rose by plus four percentage points (+4%) according to a recent poll, and that is due to the Meghan Markle-Oprah interview. However, it’s still very low, it’s around a quarter of the population.

Transcription par France Jaigu

Ash Sarkar is contributing editor @novaramedia

[Democracy now](#) is an independent, daily global news hour. @democracynow

Abonnement : Daily News Digest [ici](#)

The unbearable victim complex of Meghan Markle

par Brendan O'Neill pour *Spiked*

Article publié le 8 mars par [Sipke](#)

The Oprah interview was an emotionally manipulative performance designed to consolidate Harry and Meghan's power.

Well that was explosive. Even more than had been expected. In their two-hour sit-down with Oprah Winfrey, Harry and Meghan drove a long knife into the monarchy. They implied that it's a cold, cut-off, racist institution that is so bereft of basic human feeling that it drove a young-ish sensitive woman – Ms Markle – to contemplate suicide. It was Diana's chat with Martin Bashir on steroids. A clash of royal houses worthy of a George RR Martin story. It was also a grotesque spectacle – emotionally manipulative, self-obsessed, and a clear attempt by Harry and Meghan to position themselves as the king and queen of victim politics.

The set-up bordered on nauseating. Here was a duke and duchess in the unimaginably luxurious surrounds of a Californian mansion talking about how difficult their lives have been. In a country where 40million people lost their jobs as a result of lockdowns, this pair who get paid millions for making naff podcasts moaned to billionaire Oprah Winfrey about their oppression by the establishment. Meghan was wearing a \$4,500 dress. She'll probably never wear it again. That's more than twice the amount that desperate Americans will get in their stimulus cheques to keep them afloat in the next few months. It's perverse.

Then there's the hypocrisy on the privacy question. Harry and Meghan detest the invasive media – they referred to it as a 'monster machine' – and insist they just want a private life. Yet they're constantly revealing all. They've given us minute details about the miscarriage Meghan suffered. In the Oprah chat Meghan opened up about her suicidal thoughts while 'trapped' in the royal family. Nobody invades Meghan Markle's privacy as much as Meghan Markle does. The problem isn't us, the grubby, tabloid-reading public, pestering Harry and Meghan for info about their lives; the problem is them forever foisting their most intimate experiences down our throats. How about you leave *us* alone?

But there's something else going on, too, something that goes far beyond Harry falling out with his dad or Meghan vs Kate. More fundamentally we're witnessing a culture clash. A conflict between the contemporary cults of victimhood and identity politics, as now keenly represented by Harry and Meghan, and the older ideals of duty, self-sacrifice, stoicism and keeping your shit together, as embodied by the queen, and as aspired to by most Brits in recent decades. This internecine clash between the Sussexes and the Palace is really an unspoken civil war between post-Diana New Britain and Old Britain. Last night's interview, facilitated by that doyen of the new elites, Oprah, was essentially a power grab by Harry and Meghan – their attempt to seize the throne of the victim industry and consolidate their cultural power in the post-traditional world.

There is no question that the Oprah interview represents a serious blow to the monarchy. It will badly damage the monarchy's international reputation, which had held up pretty well even during the divorces, scandals and *anni horribiles* of recent decades. The interview will contribute to the chipping away of the monarchy's sense of mystery. The monarchy's great power traditionally lay in its ability to insulate itself from the external world, to depict itself as being above the flotsam and jetsam of changeable daily life. But that has unravelled in recent decades. The pressures of mass media, social media and, more importantly, the now dominant culture of revelation, of always signalling one's virtue and advertising one's wounds, have slowly pushed at the doors of the once mysterious palace.

Princess Diana, of course, played a key role. She was a lightning rod for the late 20th-century victory of emotionalism over stoicism. Who can forget the explosion of takes following her death in 1997? From the broadsheet media, academia and Downing Street itself, then inhabited by Tony Blair, the cry went out: Diana represented a New Britain. One that was more in touch with its feelings. One that worshipped at the altar of the self rather than bending the knee to the demanding, stressful call of public duty. Meghan clearly sees herself as continuing the Cult of Diana's work, as heir to the victimology and studied 'authenticity' that Diana came to represent.

This is why she namechecked Diana in the Oprah interview. She, together with Harry, of course, aspires to embody the cultural power that was invested in Diana by the new elites. But in an even more intensified form. Now it won't only be the cult of victimhood and emotionalism – there'll be identity politics, too. Witness Meghan's vague, unsubstantiated reference to a member of the royal family wondering how dark her son Archie's skin would be. We have no idea whatsoever if this was an innocent, curious comment or an openly racist one. I suspect very much it was the former. But it instantly gets folded into the narrative that best serves Harry and Meghan's power grab – the narrative of their being 'victims' of the old establishment, of the culture of racism, of the 'colonial undertones' of the modern media, as Harry put it, which is rich coming from someone who took part in the occupation of Afghanistan.

The Oprah chat came wrapped in blather about Meghan telling 'her truth'. In reality this was a coronation of two leading members of the neo-aristocracy. Harry and Meghan have successfully positioned themselves as key figureheads of the new feudalism in which cultural power resides in the hands of small numbers of very wealthy people around Silicon Valley and Hollywood, and in which the little people's role is to receive moral instruction from the likes of Facebook, Netflix, Oprah, Harry, Meghan... That's the great irony of Harry and Meghan juxtaposing themselves to the monarchy, and being witlessly cheered on by the left for doing so: these two behave in a far more old-world monarchical fashion than the queen does. Their punishment of the disobedient media; their conviction that they must instruct the rest of us on how to live, how to travel, how many kids to have; their eye-wateringly arrogant mission of 'building compassion around the world' – they make the actual British monarchy, politically neutered by centuries of political progress, seem positively meek in comparison.

What we see in Harry and Meghan is the strange, contradictory power of the victim industry. Power today often comes wrapped in claims of suffering. Publicly professed weakness is a precursor to dictating to everyone else that they must open up, change their attitudes, become more ‘aware’. Victimhood is the soapbox from which the new elites, whether lip-trembling politicians or ‘suffering’ celebs, presume to instruct society at large about the right way to think, emote, feel, *be*. This is why Meghan’s confession of suicidal thoughts was so important. It felt manipulative. It was in essence a declaration of emotional authenticity. Meghan has the right kind of emotional history to inherit the crown of the post-Diana world – that was the message.

Even a republican like me can see there is nothing progressive in the current rage against the palace. That there is nothing to celebrate in the shift from a world of self-control and stoicism to one of incessant self-revelation, and from a democratic era in which the power of monarchy had largely been curbed to a new, woke feudalism in which a select few wield extraordinary cultural influence over the rest of us. These developments harm the freedom of the mind and our sense of moral autonomy, by always cajoling us to bow down to the cult of emotionalism, and they shrink the space for open, democratic debate by investing so much power in the woke feudalists of Big Tech, NGOs, the Oprah set, and so on. Harry and Meghan aren’t fighting the establishment; they *are* the establishment now. Meet the new aristocrats, even worse than the old.

Brendan O’Neill is editor of [Sipke](#)

Abonnement à la newsletter [ici](#)

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI